

Entretien avec Julius-Amédé Laou

Denis Bélanger and Michel Coulombe

Volume 7, Number 4, May–July 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34484ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bélanger, D. & Coulombe, M. (1988). Entretien avec Julius-Amédé Laou. *Ciné-Bulles*, 7(4), 22–25.

Denis Bélanger et
Michel Coulombe

« Nous défaire du mépris »

■ Pour leur quatrième édition, les Journées du cinéma

africain recevaient à Montréal entre le 12 et le 17 avril plus d'une vingtaine d'invités, pour la plupart Africains. Parmi ces invités, trois personnes représentaient les Antilles: une actrice, Jenny Alpha, et deux réalisateurs, Julius-Amédé Laou et Jules Rosette dont le film **Bon Dieu bon**, n'a malheureusement pu être présenté.

Julius-Amédé Laou était membre du jury de la section *Regard canadien sur l'Afrique et les pays créoles*. Il présentait également deux films, un court métrage de 1984, **Mélo die de brumes à Paris**, et **la Vieille Quimboiseuse et le majordome**, son premier long métrage, réalisé en 1987. Ce film, tourné en noir et blanc, nous fait vivre la dernière ballade dans Paris d'un couple de vieux Martiniquais. C'est le dernier tour de piste d'une ancienne danseuse qui refuse la mort de son mari, pourtant disparu depuis des années, et qui continue de partager son quotidien et ses souvenirs avec lui. Si le scénario dérouté parfois, les images et les dialogues de **la Vieille Quimboiseuse et le majordome** constituent un chant d'amour d'une rare beauté, le dernier rôle d'un amour où la cruauté des mots masque mal la détresse et la grandeur de la passion. Le personnage de la vieille quimboiseuse (une quimboiseuse est une sorte de bonne sorcière, jeteuse de sorts, conseillère, diseuse de bonne aventure, une grand-mère universelle qui sait aussi être méchante) est admirablement interprété par l'actrice de théâtre Jenny Alpha dont le jeu nuancé et habile donne de la profondeur au personnage.

Martiniquais né à Paris, Julius-Amédé Laou est un homme secret. Il parle très lentement, d'une voix douce qui force à tendre l'oreille; il ne se

révèle d'abord que très peu, se camouflant derrière les généralités. Ses locks sont enfermés dans un bonnet tressé, ses yeux cachés par des lunettes. Julius-Amédé Laou est difficile à rejoindre. Comme s'il ne se livrait qu'à contrecœur. Mais, petit à petit, le contact s'établit, il se laisse atteindre, sourit de plus en plus, accélère son débit, enlève ses lunettes. Et il parle de lui, de lui Noir, de lui cinéaste, de lui Martiniquais, de lui Parisien, de lui Français, de lui militant, de lui dramaturge, de lui être humain. Et quand Julius-Amédé Laou raconte avec cœur, on tombe sous le charme, on est quimboisé...

Ciné-Bulles: Tu es venu présenter deux films à Montréal et tu as aussi fait partie du jury de la section *Regard canadien sur l'Afrique et les pays créoles*.

Julius-Amédé Laou: Cette expérience m'a plu. J'y ai vu de très bonnes productions et je suis particulièrement heureux que le prix ait été attribué à Simon Girard pour **Great Zimbabwe**. Ce court vidéo produit avec peu de moyens par Radio-Québec témoigne d'un courage formidable au niveau de la démarche. Il nous redonne, aux Noirs, ce qui nous avait été nié par les colonisateurs: notre culture, notre civilisation. Le film montre les ruines d'une sorte de grand château que les Blancs disaient construit par les Romains, alors qu'il était l'oeuvre des Africains. C'est avec le même esprit tordu qu'on avait complètement caché que l'Égypte a d'abord été noire...

Ciné-Bulles: Comment perçois-tu le cinéma africain?

Julius-Amédé Laou: Il est comme l'Afrique: il est malade. Et pauvre, pauvre, très pauvre. On peut vraiment parler de catastrophe, une catastrophe orchestrée et entretenue par les pouvoirs occidentaux. L'Afrique noire produit très peu de films et avec des moyens ridicules. On sent une frustration terrible chez les créateurs africains. De nombreux cinéastes ont la volonté de faire des films et ne manquent pas de talent mais ils sont totalement impuissants face à la situation économique.

Ciné-Bulles: Y a-t-il un cinéma africain de l'exil qui émerge à Paris?

Julius-Amédé Laou: Non, car il n'y a pas de véritable communauté africaine à Paris. Les Afri-

Filmographie de
Julius-Amédé Laou:

- 1983: **Solitaire à micro ouvert** (Prix du court métrage à Venise en 1984)
- 1984: **Mélo die de brumes à Paris** (c.m.)
- 1987: **la Vieille Quimboiseuse et le majordome**
- 1988: **Destination Martinique** (titre provisoire)

cains n'y sont que de passage. Ils demeurent en France tout au plus 10 ou 20 ans. À l'inverse, les Antillais sont en France pour y rester, définitivement. Près de la moitié de la population antillaise (environ 800 000 personnes) y vit et il n'y a pas de retour possible. Si les Antillais retournaient tous chez eux, les îles couleraient!

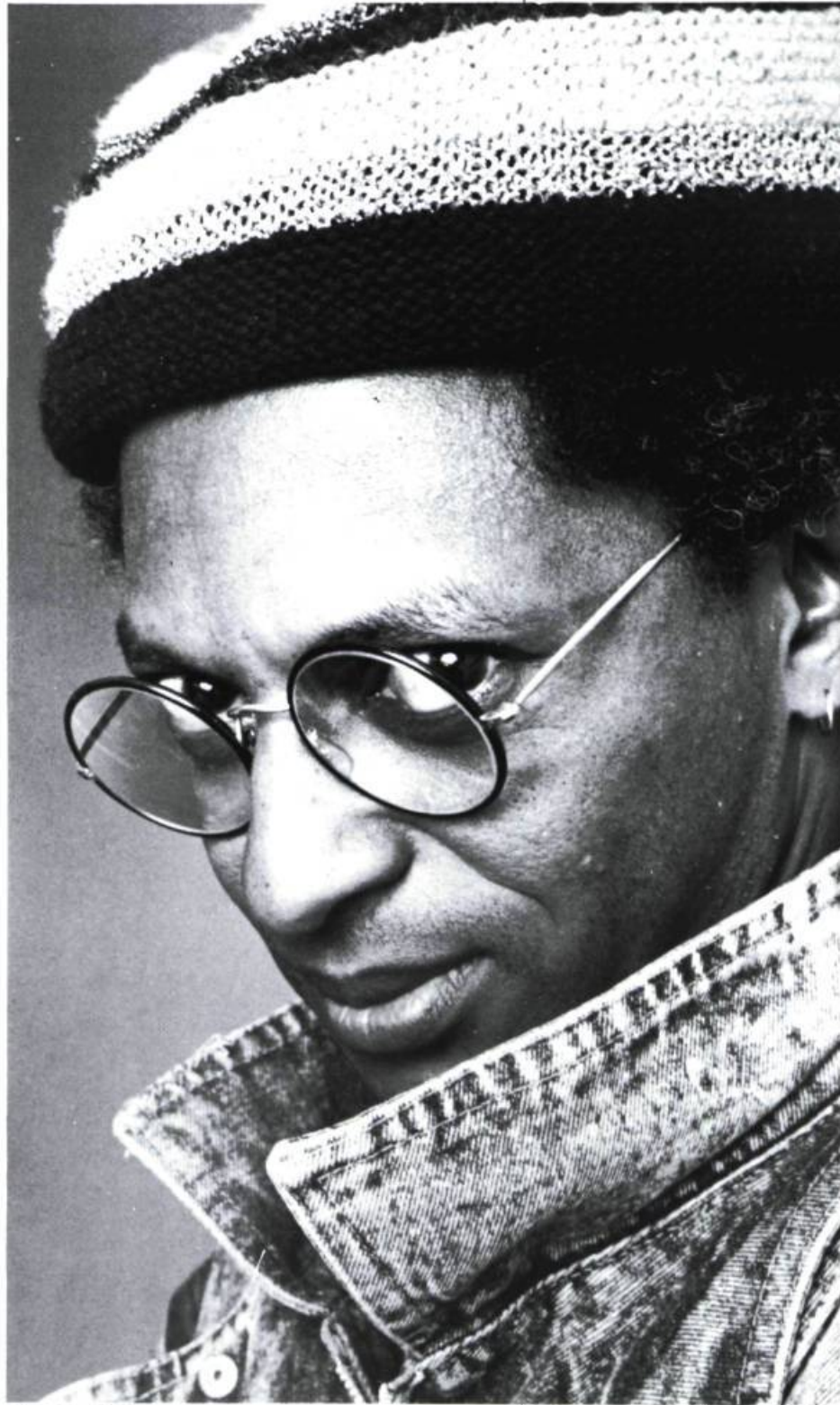
Ciné-Bulles : Tu as tourné ton premier long métrage, *la Vieille Quimboiseuse et le major-dome* entièrement à Paris. Comment a-t-il été étiqueté en France?

Julius-Amédé Laou : Le film a été lancé comme un film d'auteur antillais. Il est sorti dans un cinéma d'art et essai, à Paris, en mars 1987. La critique a été très favorable dans à peu près tous les journaux. Dans le catalogue de *Vues d'Afrique*, on m'a classé dans la catégorie *films créoles*, c'était une première. Quoiqu'on fasse, on te colle une étiquette au cul.

Ciné-Bulles : Le cinéma antillais existe-t-il?

Julius-Amédé Laou : La notion de cinéma national est une notion de pays riche. En France, on entend par cinéma antillais un cinéma d'immigration. J'ai l'étiquette de cinéaste antillais, même si je suis né à Paris et que je suis un Parisien de la troisième génération. J'appartiens corps et biens à la communauté antillaise. Je suis Antillais et je le revendique dans mon propos. J'entends par Antilles, les Antilles francophones, la Guadeloupe et la Martinique.

Il y a émergence d'un cinéma antillais en France, de la même façon qu'il y a percée d'un cinéma noir aux États-Unis. Mais, pour l'instant, on tourne peu de films aux Antilles mêmes. Le cinéma antillais est jeune. Il a démarré il y a une dizaine d'années. Sans parler de la qualité de ses films — qui comportent des éléments contestables — Christian Lara a fait figure de pionnier. Il a tourné trois ou quatre films. Puis, *Rue Cases-Nègres* de Euzhan Palcy d'après un roman de Joseph Zobel, primé à Venise, a donné une reconnaissance au cinéma antillais. Ce film n'est pas un accident, il exprime le désir de dire, le besoin de s'exprimer longtemps contenu, brimé chez les Antillais. Par exemple, le livre de Zobel, qui dénonçait des réalités coloniales, a été interdit de vente jusqu'au début des années 70, alors qu'il avait été écrit dans les années 50. Le film de Palcy portait toute la force d'un peuple opprimé pendant des



Julius-Amédé Laou

siècles qui cherche à s'exprimer. On nous a d'abord interdit de jouer du tambour, qui était un instrument de ralliement entre les Africains. Puis, on nous a enlevé la parole et l'écriture. Malgré cette énorme oppression, notre culture littéraire s'est développée, avec notamment Aimé Césaire. Depuis une dizaine d'années donc, il y a une génération d'Antillais français qui s'exprime par le cinéma, Traoré, Palcy, Lara, Rosette. Quant à moi, j'ai fait mon premier court métrage en 1983, **Solitaire à micro ouvert**. Sauf exception, nos films sont plutôt distribués dans les circuits marginaux. Nous tournons à peu près tous en français, avec des passages en créole.

Ciné-Bulles : La Vieille Quimboiseuse et le majordome met en scène des Antillais parisiens.

Julius-Amédé Laou : J'ai voulu témoigner de la présence de ces premiers Antillais arrivés en France au début du siècle et qui ne sont jamais repartis. Ma propre famille est venue à Paris au moment de la Première Guerre. En général, ces Antillais sont restés en France. Plusieurs se sont battus pour la France pendant la guerre d'Algérie. J'ai des oncles qui y sont allés. À leur retour, on traitait ces Antillais comme des indésirables et non comme des Français à part entière. C'est ce que j'ai montré dans **Mélodie de brumes à Paris**. La guerre d'Algérie est encore un sujet tabou en France.

Ciné-Bulles : L'intégration de l'imaginaire dans le réel présente dans tes films est-elle un trait typiquement antillais ?

Julius-Amédé Laou : À mon avis, c'est une constante chez tous les peuples. La frontière est mince entre le réel et l'irréel. Toutefois, les Occidentaux ont peut-être perdu contact avec cette réalité. Le rapport à la mort est sans doute différent chez les Antillais. Un enterrement chez nous est plus joyeux, on communique avec le mort, sans tristesse, comme s'il vivait encore. On a toujours le sentiment de la présence des morts. Pour les Antillais, il n'y a pas de mortification, mais plutôt une sorte de joie face à la mort. Par exemple, en Martinique, à la Toussaint, on met des bougies sur les tombes. Les cimetières, illuminés toute la nuit, deviennent des lieux de lumière.

Ciné-Bulles : Envisages-tu de tourner en Martinique ?

Julius-Amédé Laou : Je suis actuellement en train de tourner un long métrage en Martinique. J'ai interrompu le tournage pour venir à Montréal. Je travaille avec une équipe de 18 personnes, des Martiniquais embauchés sur place pour la plupart. Leur compétence m'a agréablement surpris. Ce sont des gens qui travaillent habituellement pour la télévision. Ils tournent des documentaires et des publicités. Dans l'équipe de tournage, il n'y a que trois personnes venues de Paris, dont le chef opérateur. La grande majorité des acteurs sont aussi Martiniquais.

Comme dans tous mes films, je fais beaucoup appel à l'imaginaire dans ce nouveau film. L'histoire voyage dans le temps. J'ai écrit le scénario et les dialogues. Le titre provisoire est **Destination Martinique**, mais c'est l'équivalent d'un numéro de dossier, je ne choisis le titre qu'une fois le film terminé. Ce tournage est ma première confrontation avec des producteurs. J'ai moi-même produit **la Vieille Quimboiseuse et le majordome**. Cela se passe plutôt bien avec les producteurs. J'ai de la chance puisque c'est eux qui m'ont choisi et qu'ils me laissent les mains libres. C'est un groupe d'hommes d'affaires gadeloupéens qui en sont à leur première expérience dans la production. Alors ils sont très réceptifs, ils apprennent et respectent mon travail. Comme ils sont Antillais, nous avons une relation de confiance.

Ciné-Bulles : De quelle façon prépares-tu le tournage de tes films ?

Julius-Amédé Laou : Je suis hyper minutieux. Je prépare tout de façon maniaque, les dialogues, le découpage technique, les plans. Mes scénarios sont très écrits et j'accepte difficilement qu'un acteur change un mot aux dialogues ; cela fait toujours l'objet de négociations et de longues discussions. Je suis tenace, mes textes sont très importants pour moi.

Ciné-Bulles : Y a-t-il des films ou des cinéastes qui t'ont particulièrement influencé ?

Julius-Amédé Laou : Des auteurs, oui : Ingmar Bergman et Satyajit Ray, les plus grands. Ray, c'est la force de la sobriété, des images qui ne coûtent pas cher. Bergman c'est le pouvoir des mots et de l'image ; je partage sa passion pour le théâtre. J'aimerais me retrouver chez ces deux maîtres.

«L'histoire des Antillais est une histoire d'exil, l'histoire de la grande rupture, et même du vide puisque notre naissance, en tant que peuple, vient de cette espèce de grande déportation. L'exil n'est jamais volontaire. Il est toujours imposé de l'extérieur... Notre histoire, c'est l'histoire de la grande faille et de la séparation. La séparation, c'est le risque de n'être rien du tout. Ou alors l'aventure de devenir quelque chose et c'est finalement notre aventure à nous, Antillais.»
(Simone Schwartz-Bart, **le Devoir**, 16 avril 1988)

Ciné-Bulles : Comment perçois-tu la crise actuelle du cinéma français ?

Julius-Amédé Laou : Comme chacun sait, la télévision y est pour beaucoup mais, selon moi, la cause première est le prix excessif des places. Par ailleurs, paradoxalement, la fréquentation des théâtres a augmenté. En fait, même si ce n'est pas l'âge d'or pour le cinéma français, on fait encore de très bons films qui sont victimes de la hausse du prix des places. S'ils étaient sortis il y a cinq ans, plusieurs de ces films auraient fait des succès.

Ciné-Bulles : Pourquoi cette présence de travestis dans *Mélodie de brumes à Paris* et dans *La Vieille Quimboiseuse et le majordome* ?

Julius-Amédé Laou : Les travestis me fascinent... Ils symbolisent une mutation de notre société, c'est comme la naissance d'une nouvelle race. Ces gens qui revendiquent un nouveau sexe constituent un phénomène impensable il y a seulement 10 ans. C'est très très important dans l'histoire de l'humanité que des gens choisissent un sexe, qu'ils abolissent des frontières. Au départ, ils sont juifs, noirs, blancs, jaunes mais ils deviennent tous semblables. Ils constituent une nouvelle famille, une nouvelle race. Les travestis sont des mutants.

Ciné-Bulles : Traites-tu les mêmes sujets au théâtre ?

Julius-Amédé Laou : Mon propos est toujours fidèle à ce que je suis.

Ciné-Bulles : En tant que créateur antillais, te sens-tu la responsabilité de militer pour la communauté noire ?

Julius-Amédé Laou : Oui et non. J'ai créé, avec un certain nombre de camarades comédiens et artistes parisiens, une association, le cercle Ménès, qui a pour but de défendre l'image du Noir dans les médias en France. Le Noir est souvent présenté de façon caricaturale et tourné en dérision. Tous les Noirs en sont blessés. Nous sommes sensibles à cette image ridicule qui nous salit tous, cette image de cannibales qu'on donne de nous dans la publicité.

Toutefois, quand j'écris, je ne pense pas à cette responsabilité face à la communauté noire, ce serait trop lourd à porter. Je cherche avant tout



La Vieille Quimboiseuse et le majordome

à être authentique, c'est cela qui m'importe. Le seul fait qu'un Noir parle de ce qu'il est en tant qu'être humain, c'est déjà quelque chose d'extraordinaire pour un Blanc. Dans les films américains par exemple, l'homme noir est toujours un maquereau et la femme noire une pute. Il est de première importance de nous réapproprier notre propre image afin de nous défaire du mépris.

Ce combat crucial ne fait que commencer. Conditionnés par le regard des Blancs, nous avons longtemps eu du mal à exprimer notre sensibilité. La diaspora noire se structure enfin et exprime sa différence. Plus cela ira, moins nous aurons de complexes. Lorsque quelqu'un parle de façon authentique, inévitablement un dialogue s'installe. En Europe comme en Amérique, malheureusement il y a encore des acteurs et des chanteurs noirs qui jouent le jeu des Blancs et acceptent de reproduire des images caricaturales.

Aux États-Unis, des jeunes réalisateurs ont du mal à travailler à Hollywood, parce que l'image qu'ils veulent donner des Noirs n'est pas conforme aux habitudes du public américain. Il y a tout de même des artistes comme le réalisateur Spike Lee (*She's Gotta Have It*) qui parlent des Noirs américains de façon nouvelle. Il y a aussi des acteurs qui, comme Bill Cosby, s'imposent au public américain sans caricature. En France, avec l'arrivée des socialistes au pouvoir, les créateurs antillais ont connu un essor formidable. Kassav' et d'autres chanteurs ont réussi à imposer la présence du créole à la radio. Dans le même esprit, en Angleterre, on engage enfin des comédiens noirs pour leur talent et non pour leur peau. Il y a peut-être une rencontre possible... ■

« Rue Cases-Nègres va droit au coeur. Récit d'une enfance et document quasi ethnographique, ce film réussit le tour de force de conserver le ton de la sérénité, de la tendresse et de l'humour, tout en révélant l'exploitation sordide subie par les Noirs de la Martinique. Cette absence d'agressivité, ce souci de l'observation attentive et sensible confèrent à l'oeuvre d'Euzhan Palcy une chaleur et une authenticité qui forcent l'émotion. »
(Francine Laurendeau, *Le Devoir*, 28 avril 1984)